



Je salue le sultan des Ouyambas (page 198)

## CHAPITRE 18.

**C'était écrit...**

Lorsque Mister Steadily eut crié : Sauve qui peut, lors de l'attaque de sa caravane par les Ouyambas, il s'était jeté dans les broussailles.

Malgré sa précipitation, l'Anglais avait songé à Jeannot, qu'il avait entraîné vers la brousse.

Ils en sortirent lorsque l'obscurité fut complète, et se mirent à gravir la montagne, au travers des arbustes et des broussailles.

Ils arrivèrent sans encombre au sommet de la montagne.

Qu'avient-ils à faire, à cette heure.

Le village qui se trouvait sur l'autre versant de la montagne, était assez éloigné du pied de celle-ci, et les habitants dormaient déjà, sans doute.

Ils ne pouvaient y pénétrer durant la nuit, car la clôture du village était fermée, et si les noirs les entendaient s'approcher dans la nuit, ils les recevraient à coups de flèche.

Après s'être éloigné de quelques mètres du lieu de l'attaque, l'Anglais se trouvait devant une espèce de grotte, creusée dans la montagne, et dont l'entrée était recouverte en partie par des plantes grimpantes et des arbres nains.

Il s'introduisit dans l'ouverture, et quand Jeannot l'eut rejoint, il referma cette portière improvisée, tant bien que mal, à l'aide de lianes.

— Ne bougez pas, dit l'Anglais, car il est certain que les nègres tâcheront de nous découvrir... S'ils y réussissent, nous sommes perdus.

Les Ouyambas recherchèrent en effet leurs ennemis dans les broussailles.

Leurs cris retentirent jusque dans la cachette des blancs, et il arriva même deux ou trois fois qu'un nègre passa devant la grotte, sans heureusement l'apercevoir.

Mister Steadily était calme, maître de lui, quoiqu'il sentait la peur lui mordre le cœur.

Jeannot tremblait comme la feuille et se serrait contre l'Anglais.

Enfin, le calme revint.

— Les vauriens ont sans doute regagné leur village, dit Mister Steadily. C'est plus que probable, mais ce peut aussi être une ruse de guerre... Restons ici jusqu'à ce que le soir vienne... Nous pouvons respirer à l'aise.

Presqu'immobiles, ils attendirent la tombée de la nuit.

Les minutes leur semblaient des heures.

— Il ne nous reste plus, dit Steadily, qu'à passer la nuit ici. Nous veillerons tour à tour. Avez-vous des armes?

— Non ! reprit Jeannot. J'ai jeté mon revolver pour me jeter dans les broussailles.

— Heureusement, dit l'Anglais, j'ai encore mon revolver et une dizaine de cartouches... Nous n'avons plus rien à craindre des nègres, mais nous devons nous méfier des fauves... Soyons sur nos

gardes. Je vais d'abord dormir quelques heures, et je veillerai ensuite toute la nuit... Deux heures de sommeil me suffisent amplement... Voici mon arme... Nous ne pouvons faire du feu, car nous incendierions toute la montagne... faites bonne garde...

— Soyez tranquille, dit Jeannot, je ne saurais dormir, j'ai eu trop peur aujourd'hui...

— Vous finirez bien par avoir sommeil, mais alors je serai debout, moi...

L'Anglais s'étendit dans l'herbe, et malgré le froid, car la chaleur qui avait régné durant le jour avait fait place à une fraîcheur qui était rien moins qu'agréable, s'endormit bien vite.

Sa respiration était aussi calme que s'il se fut trouvé dans un bon lit.

À deux pas du maître, Jeannot ouvrait ses grands yeux dans la nuit, comme s'il eut voulu trouer l'obscurité de ses regards.

Tout était paisible.

Néanmoins, le petit tremblait encore de tous ses membres...

Il serrait solidement la crosse du revolver.

Il oublia un instant où il se trouvait et laissa libre cours à ses pensées.

Elles le ramenèrent vers la « niche » du père Méta et vers ses excursions dans la ville, l'accordéon au côté, et ainsi tous les événements qu'il avait vécus, lui revinrent à l'esprit.

Sa fuite du grenier, la nuit passée dans la chambre d'hôtel du bon gymnaste, leur voyage vers Paris, ses premiers débuts comme « little musical clown », sa maladie, l'hôpital de Marseille, le voyage vers Alger et Mustafa, l'enlèvement, le naufrage de « The Sea Mew » les heures terribles qu'il avait passées dans la chaloupe, son séjour au sanatorium de Boma, et tout ce qu'ils avaient rencontré au Congo...

Que d'événements en peu de jours !...

Tout autre aurait retrouvé la pensée de ses parents, surtout de sa mère... C'est là un grand réconfort lorsqu'on est loin d'eux.

Hélas, le malheureux petit ne pouvait se réconforter par là... Il n'avait jamais connu sa mère... Quant à Méta, il n'était point son père, le petit le sentait mieux que jamais...

Quels étaient donc ses parents ?

Il pensa à Limiet...

Celui-ci lui aurait-il dit la vérité, à Mustafa ?

Ces différentes pensées assiégeaient son cerveau et lui fatiguaient l'esprit.

Petit à petit, une langueur se rendit maître de ses sens, comme il arrive à des gens qui se trouvent placés près d'un grand feu.

Il voulut réagir... se lever.

Ses membres lui refusaient tout service.

Il sentit sa tête s'appesantir et lui retomber sur la poitrine.

Tout lui était indifférent, l'endroit où il se trouvait, ce qui pouvait arriver.

Il ferma les yeux.

Il n'avait cessé de cramponner ses petits doigts à la crosse du revolver.

Jeannot dormait. . . . .

Qu'était-ce là ?

Steadily s'éveilla en sursaut.

Il leva la tête et prêta l'oreille.

N'était-ce pas un cri, un appel ?

— Jeannot !

Pas de réponse.

L'Anglais se dressa.

— Jeannot ! répéta-t-il plus fort.

Steadily se leva, et malgré l'obscurité épaisse, il vit que Jeannot ne se trouvait plus à son poste.

L'Anglais fit un bond.

Il écouta encore, mais n'entendit plus rien.

— Jeannot, cria-t-il, aussi fort que ses poumons le lui permettaient.

Ce fut en vain.

Tout à coup, il entendit des détonations de revolver à courte distance.

L'Anglais se précipita dans la direction d'où semblaient venir les coups de feu.

Il tomba sur un corps étendu sur le sol.

Il se releva vivement et sentit un liquide tiède qui lui mouillait les mains.

Il prit son briquet perfectionné... une espèce de boîte métallique, sur laquelle il suffisait d'appuyer le doigt pour faire jaillir une étincelle.

Une lumière bleue éclaira les lieux.

Steadily découvrit le cadavre d'un grand tigre, qui semblait avoir été tué sur le coup... il avait une blessure béante en pleine poitrine.

A quelque distance du tigre, Mister Steadily découvrit Jeannot...

L'enfant ne donnait plus signe de vie... il tenait encore le revolver en main...

L'Anglais se pencha sur le petit corps.

Jeannot respirait encore... Il n'avait fait que perdre connaissance, sans doute à la suite de la frayeur qu'il avait éprouvée, car, autant que l'Anglais put voir, il n'était pas blessé.

— C'est de ma faute, grommela l'insulaire. Pourquoi confier la garde à un faible enfant, quand il y a un adulte plein de force pour faire cela !... Je ne me pardonnerai pas cela... Je voudrais lui appliquer des compresses d'eau froide... Le petit tremble de froid... Cela est salubre, peut être... Il desserra l'étreinte de la petite main et prit le revolver.

— Encore trois coups, dit-il. Tant mieux !

Il faut que je sois sur mes gardes. Sans doute, le voleur possède de la famille, qui serait disposée à venir prendre de ses nouvelles.

Il considéra encore le pâle visage du petit, et éteignit sa lumière.

— Le petit revient à lui, dit-il... Dans deux heures, il fera jour et nous rejoindrons le village... Les Ouyambas paieront cher tout cela.

Il s'assit sur le sol, posa le revolver à côté de lui sur le sol, et fit reposer la tête de Jeannot sur sa poitrine.

Que s'était-il donc passé ?

Jeannot dormait fébrilement, lorsqu'un tigre, qui cherchait un souper pour lui et pour sa famille et qui s'était aventuré fort loin de sa tanière, renifla des hommes.

Il s'approcha avec précaution et sauta brusquement sur le petit, qu'il renversa sur le sol...

Le petit jeta un cri, mais avant qu'il eut pu songé à se défendre, le tigre avait fait un bond énorme et s'était jeté dans les broussailles... tenant le petit par ses habits.

Le petit, qui venait seulement de se rendre compte de ce qui s'était passé, voulut appeler, mais la peur lui serrait la gorge.

Heureusement, il ne perdit point son sang-froid et songea au revolver qu'il tenait toujours en main.

Comme le tigre l'avait pris par le côté droit, et le transportait ainsi, si bien que le corps du petit se trouvait accolé contre la poitrine de l'enfant, celui-ci ne savait faire usage de la main droite, mais il réussit à saisir l'arme de la main gauche.

Puis il posa le canon du revolver sur le cœur du tigre, l'y appliqua fortement, et pressa la détente.

Le tigre le lâcha et ne bougea plus.

Il avait été comme foudroyé... Une dernière crispation et tout était fini...

C'est alors que Jeannot perdit connaissance..

Quelques instants après l'Anglais était à ses côtés.

Toute cette scène n'avait duré que peu d'instants, moins qu'il n'en faut pour la raconter.

Bientôt Jeannot ouvrit les yeux.

— Rassurez-vous, mon petit, je suis là et le tigre est mort. Restez là et tâchez de dormir... Je veillerai, moi... Ne pleurez donc pas...

Le petit pleura quelques moments... puis il ferma les yeux, tandis que ses sanglots convulsifs continuaient à le secouer.

Ses crispations étaient si fébriles qu'on eut juré, parfois, qu'une main invisible soulevait brusquement le corps de l'enfant.

Enfin, le jour parut.

Mister Steadily réveilla Jeannot.

Celui-ci le regarda d'un air égaré et ferma à nouveau les yeux.

— Le petit ne sera pas en état de faire un pas... Que faire à présent... Si j'avais prévu tout cela, j'aurais donné les dix mètres de fil de laiton... Mais, non, que dis-je... Aurais-je aussi la fièvre, moi? J'ai fait ce qu'un sujet britannique devait faire en présence d'un potentat nègre... Ces vauriens me le paieront, qu'ils ne s'y trompent pas...

Il regarda de nouveau le petit.

— Je le porterai... Je ne puis le laisser ici... Et bien, du courage et en avant!

Il saisit Jeannot à bras le corps et le jeta sur son épaule.

— Cette position ne vous semblera pas très facile, dit-il, mais d'ici à une demi-heure nous serons au village et alors vous pourrez vous reposer.

Le petit ne s'aperçut pas qu'il avait changé de position. La fièvre l'avait rendu insensible.

Une petite heure après, l'Anglais atteignit le village, et le chef lui souhaita la bienvenue.

Jeannot fut placé sur un lit de mousse, dans une hutte, et confié aux soins d'une vieille négresse, experte à soigner les fiévreux, qu'elle réussissait souvent à guérir.

L'Anglais lui aussi avait besoin de repos, et il dut bien se résigner à accepter l'offre que lui faisait le chef nègre, de se recoucher sur son lit.

Lorsque le Bossai s'éveilla, le lendemain de son couronnement, il fit appeler immédiatement Taupin.

Le domestique s'inclina profondément et demanda.

— Sa Majesté a-t-elle bien dormi?

— Comme un bœuf.

— Sa Majesté doit se souvenir qu'elle règne sur les Ouyambas, et qu'elle doit donc dormir comme un nègre.

— Taupin, finis donc de te moquer, et dis-moi bien vite ce qu'il y a à faire pour retrouver Jeannot. Toute la nuit, même en dormant, j'ai pensé à mon frerot, et il faut, coûte que coûte, que je sache ce qui est advenu de lui.

— Vous ne manquez pas de serviteurs, à cette heure, pour faire rechercher le petit, dit Taupin... Vous n'avez qu'à commander.

— C'est bien ce que j'entends faire.

En ce moment, Tarara parut.

— Le ciel vous envoie, dit le sultan.

— Non, non ! Ce sont les chefs des villages environnants, qui sont venus ici à l'occasion des funérailles du sultan défunt et du couronnement de son successeur... Ils désirent réjoindre leurs villages et prendre congé de leur grand chef.

— Dois-je me mettre de nouveau sur ce monticule, sous le palmier, attifé comme un masque, en carnaval ? demanda le Rossai.

— Ils vous y attendent, dit Tarara, et je vous conseille d'emporter votre manteau, votre collier, votre chapeau et surtout votre sceptre... Tout le monde sait que celui que vous touchez de cette dent d'éléphant est un homme mort.

— Nous sommes embarqués dans cette aventure, allons y gaiement ! dit Taupin.

— Si vous n'aviez pas reçu ce manteau rouge et cette dent d'éléphant, nous serions morts à cette heure, et enterrés avec le prédécesseur de Votre Majesté. Laissez-moi vous aider à vous coiffer, Sire... Vous avez bonne mine... Dommage que vous n'ayez pas le visage noir...

— Et les cheveux crépus... A-t-on jamais vu un Rossai nègre...

— C'est cette toison d'or qui vous a valu l'amour de la sultane... Votre Majesté oublie le sceptre de la mort...

Allons, Tarara, nous accompagnons sa Majesté, mais il faut d'abord que je revête, moi aussi, les insignes de ma grandeur.

Taupin se rendit dans la hutte où il avait passé la nuit et en sortit muni d'un collier orné de perles en verre et coiffé de plumes.

— Voilà ce qu'un de vos ministres m'a remis hier, dit-il. Il croit sans doute que je pourrais lui être utile auprès du nouveau Sultan... Voilà pourquoi il m'a fait ce beau cadeau... Prévenance inutile d'ailleurs, car je ne le reconnaitrais plus. Ne trouves-tu pas ? Pardon ? Votre Majesté n'a-t-elle pas fait la remarque que tous ses sujets se ressemblent diablement ?

— Allons, dit Tarara, les chefs attendent.

En effet, ceux-ci s'étaient accroupis en demi-cercle, devant le monticule qui servait de trône.

Les tambours étaient également à leur poste, et dès que le sultan parut, ils y allèrent de bon cœur.

— Si j'étais un vrai sultan, dit le Rossai... je leur ferais tordre le cou à tous ces vilains magots... Ah ! le bourreau se trouve à proximité de mon trône... Cela en imposera à mes vassaux... Mon prédécesseur a tout arrangé comme il le fallait.

Le Rossai prit place sous le palmier et l'un des chefs lui tint un discours.

Ce discours ne se composait que de quelques phrases... les

nègres n'étaient pas encore assez civilisés pour ennuyer leur prince pendant une heure d'horloge, à lui conter des balivernes...

— Inutile de me dire ce qu'il raconte... dit le Rossai... Dites leur de ma part que je les verrai partir avec plaisir et que tout se passera à souhait, ici...

Tarara, qui connaissait les nègres, et qui n'était pas dénué de bon sens, comme le lecteur a pu s'en apercevoir, fit un tout autre discours.

Il dit aux chefs que le sultan était peiné de les voir partir, qu'il comptait sur leur appui et qu'il réservait à tous un magnifique cadeau.

C'est ainsi que des ministres ou des délégués arrangent au mieux des affaires que le prince embrouillerait.

Un ballot de cotonnade, provenant de la caravane de Steadily, fut éventré, et chacun des chefs reçut une pièce d'étoffe.

Enchantés, ils quittèrent le village.

— Et maintenant, dit le sultan, il faut que les environs soient inspectés, de même que la montagne... Il faut que je sache où se trouve Jeannot et ce qui lui est advenu... L'on saura en même temps me renseigner au sujet de Mister Steadily... Allons, Tarara, apprenez leur ce que je désire d'eux... J'accompagne l'expédition.

— Moi aussi, dit Taupin.

Tous les hommes valides du village furent rassemblés.

Tarara promit une grosse récompense à celui qui saurait retrouver les traces de Jeannot et Steadily, et une récompense double à celui qui saurait amener l'un des blancs vivants au village.

Tout le jour, les noirs, commandés par le Rossai et par Taupin, firent des recherches dans la plaine et sur le versant de la montagne, dans les broussailles et parmi les hautes herbes.

Toutes les recherches furent effectuées en vain.

Déçus, nos amis regagnèrent le village.

— Je crains de ne plus jamais revoir mon frèrôt ! dit le Rossai.

— Il se pourrait qu'ils aient atteint le versant opposé de la montagne. En ce cas, ils sont saufs.

— S'ils n'ont pas été tués, dit Taupin.

— En ce cas, nous trouverions leurs cadavres. Tout le terrain de la lutte a été exploré.

— Et les fauves ?

— Taupin, ne m'enlève pas tout espoir !

— Ne cache donc point la tête derrière une pierre, pour ne pas voir la réalité, comme ferait une autruche poursuivie par des chasseurs. Au contraire, il faut toujours s'attendre aux pires événements.

— Demain, le versant opposé de la montagne doit être inspecté... Il faut que je sache quelque chose... Mon pauvre frère!...

Ses yeux étaient remplis de larmes.

— Promettez le quintuple de la récompense, dit-il à Tarara, pourvu qu'ils fassent de leur mieux.

Le lendemain, Tarara fit de nouveau réunir tous les hommes valides et leur dit que le sultan désirait que des recherches fussent entreprises de l'autre côté de la montagne.

Les nègres secouèrent la tête en signe de refus.

L'un d'eux prit la parole.

— C'est impossible... C'est le pays des Touroumbas, par là, et si nous oserions nous y montrer, c'est la guerre!.. et les Touroumbas sont un peuple puissant.

— Inutile de vous risquer dans la plaine... le sultan désire que seule la montagne soit explorée...

Les noirs refusèrent tout service.

Tarara fit part de ce refus à son maître.

— Comment, ils refusent! Allons donc!

Notre ami n'était sultan des Oyambas que depuis trois jours à peine, et déjà une grande transformation s'était opérée en lui.

Le premier jour, il avait considéré toute l'affaire comme une plaisanterie, et s'était promis de s'enfuir au plus



La Sultane

vite du village.

Le deuxième jour, son rôle lui apparaissait moins étrange.

Le respect ou la crainte, les deux, sans doute, qu'il inspirait aux noirs, le flattaient. — Et cela lui allait de commander à cette troupe de moricauds. Quelqu'un qui est parti de peu, et qui est investi soudainement d'une certaine puissance, oublie vite son origine, et est plus orgueilleux et plus rempli de morgue que quelqu'un qui est né dans les hautes sphères...

C'était le cas du Rossai.

— Peu importe comment je le suis devenu, se disait-il. Je suis le roi des Oyambas... Il paraît que ce pays est dix fois aussi grand

que la Belgique... Je suis maître absolu ici et fais ce que je veux... Si Jeannot était ici, je resterais sultan ma vie durant... N'avoir à songer à rien, avoir des milliers d'esclaves, car mes sujets sont en somme mes esclaves, manger et boire tant que je veux, me promener, dormir, comme je l'entends... Dès que je saurai la langue de mes sujets, et ma sultane m'y aidera, je serai un chef comme il n'y a en a pas un à dix lieues à la ronde... Si Jeannot était ici...

Le troisième jour, comme on lui disait que les noirs refusaient d'obéir, il se sentit tout à fait sultan.

— Allons donc ! avait-il dit, et il s'était dirigé avec Tarara vers la place où les noirs étaient réunis.

— Répète encore qu'ils ont à chercher de l'autre côté de la montagne.

Tarara obéit.

Les noirs murmurèrent sourdement.

Nul ne bougea.

— Faites avancer le bourreau.

Sur un geste de Tarara, le noir, qui remplissait cette terrible fonction, un véritable hercule nègre, s'avança.

— Demande leur s'il veulent obéir.

Tarara posa la question.

Les noirs hésitèrent un instant, un très court instant, car ils connaissaient mieux le bourreau que le sultan lui-même, puisque celui-ci ne l'avait pas encore vu à l'œuvre, et tous protestèrent de leur obéissance.

— En ce cas, en marche ! s'écria le Rossai, tout fier de sa victoire.

Et, s'adressant à Taupin :

— Tu vois que je suis déjà un aussi bon sultan que mon prédécesseur.

— Oui, dit Taupin... Vous avez de bonnes dispositions, mais je crois que vous usez de mauvais moyens.

— Pourquoi cela ?

— Tant que tu usais de présents, je me suis dit : le Rossai marche bien.

— Veux-tu me faire un plaisir ?

— Cent, tu le sais.

— Et bien, ne me nomme plus Rossai.

— Ah !

Et Taupin regarda le gamin de Liège d'un air ébahi.

— Vous avez raison, dit-il enfin. Je disais donc, Sire..

— Nomme-moi mon ami ou simplement sultan, et continuez de me tutoyer... Il ne faut pas te moquer, mais tu dois bien comprendre qu'il n'y a pas lieu de me nommer le Rossai, tant

que je régnerai sur les Ouyambas.

— Parfaitement, et je ne l'oublierai pas vite... Je penserai au dogue, qu'un de mes anciens maîtres possédait... Il faut que je te dise qu'il s'appelait aussi Sultan.

— Tu trouves donc qu'il faut donner des présents à ces moricauds pour les faire marcher... Ma sultane m'en a donné d'autres exemples... Le bourreau seul les contient... Tu l'as d'ailleurs bien vu, tout à l'heure... Ils ne voulaient pas marcher pour une récompense sextuple, mais le bourreau les a mis immédiatement en mouvement.

— Un Etat basé sur de tels principes, ne dure pas longtemps, d'habitude, dit sentencieusement Taupin. Fais en ce que bon te semble, Sultan...

— Tu verras comment j'organiserai tout... Une fois Jeannot retrouvé, nous mènerons une vie que nous n'oussions jamais osé rêver...

— Parfaitement, c'est une existence de rêve... Tu restes ici, n'est ce pas ?

— Cela dépendra des circonstances, sultan !

Vainement, le versant opposé de la montagne fut inspecté consciencieusement sur une grande étendue... L'on ne trouva que la dépouille du tigre tué par Jeannot... Les nègres prétendirent, il est vrai, qu'à cet endroit des hommes avaient dû séjourner, mais ils ne découvrirent nulle trace...

— Demain nous pousserons nos recherches jusqu'au village, dit le Rossai. Car si Jeannot et Mister Steadily sont encore en vie, ils doivent se trouver là...

L'on revint au camp, après que les différents groupes de nègres qui avaient effectué séparément leurs recherches, se furent concentrés.

Mais à peine avaient-ils atteint la crête de la montagne, qu'une nuée de flèches s'abattit soudain sur eux, tandis que des clameurs sauvages retentissaient.

Ils virent toute une troupe de Tourambos dévaler le long de la montagne... Parvenus hors de portée des armes de nos amis, les sauvages se livrèrent à une pantomime guerrière...

— Revenons au village ! dit le Rossai... Dans un couple de jours nous leur donnerons une leçon qui leur apprendra à nous laisser en paix... Je leur déclare la guerre.

Cette déclaration, transmise aux guerriers par Tarara, fut accueillie avec enthousiasme. Sans le savoir, le Rossai s'était assuré par là une grande popularité.

Les Ouyambas n'avaient jamais fait bon ménage avec les nègres de l'autre versant... Mais le feu sultan, qui n'était pas un héros,

et qui ne manquait pas de prévoyance, s'était toujours opposé à une guerre avec les Tourambos.

Il s'attendait à être battu, et comme les ennemis ne se risquaient pas sur ses domaines, il avait décidé de les laisser en paix.

Voilà pourquoi la décision du Rossai déchaîna des clameurs d'enthousiasme.

Le lendemain, des envoyés se dirigèrent vers les villages voisins, afin d'ordonner aux chefs de réunir les guerriers et de se réunir dans le village principal...

Partout, la déclaration de guerre fut bien accueillie.

Quelques jours après, le sultan disposait d'une véritable armée de guerriers noirs, bien armés et pleins d'ardeur.

Au surplus, il avait mis sous le commandement de Taupin, une petite troupe de nègres choisis parmi les plus courageux et les plus adroits. On leur avait distribué les armes de la caravane de Steadily, et le domestique leur en enseignait le fonctionnement.

— Les Tourambos verront bientôt, dit le Rossai, qu'un nouveau sultan règne sur les Ouyambas.

Je veux néanmoins leur prouver que je ne suis pas aussi déloyal que leur chef... Je ne veux pas les prendre en traître... Envoyez deux des ministres, car ce sont les moins courageux et les plus paresseux de mes sujets, vers le sultan des Tourambos, pour l'avertir que je lui déclare la guerre.

— On les fera prisonniers...

— Qu'importe ? Nous les délivrerons !

— On les tuera peut être...

— J'en ai assez pour les remplacer... leur poste est très envié.

— Vous avez raison, dit Tarara.

Deux des dignitaires furent chargés de transmettre la déclaration de guerre.

Ils partirent immédiatement, sans se rebiffer contre cette périlleuse mission.

Mais, au lieu de se diriger vers le village des Tourambos, ils se réfugièrent, deux heures durant, dans les broussailles qui couvraient la montagne.

Ils revinrent ensuite au village et vinrent dire à leur chef qu'ils avaient accompli leur mission.

— Et la réponse de notre adversaire ?

— Ils sont prêts à nous combattre... Leur armée est deux fois aussi forte que la nôtre.

— Ont-ils donc compté nos hommes ?

— Oui.

— Soit ! Après le combat, ils n'ont qu'à compter le nombre

des tués, et ils découvriront, parmi ceux-ci, plus de leurs amis que des nôtres.

— Ils sont bien armés.

— Pas aussi bien que nous !... N'avez-vous rien appris au sujet de mes amis blancs ?

— Non.

— Ils ne se trouvent donc pas au village ?

— Nous ne les avons pas vus.

— Vous avez demandé, j'espère, si l'on n'avait pas de leurs nouvelles?... C'étaient des amis des Tourambos...

— L'on n'a pu nous renseigner.

Le lendemain, l'armée des Ouyambas gravit au pas de charge la montagne, descendit le côté opposé en poussant des clameurs sauvages, et débouchèrent enfin dans la plaine qui s'étendait devant le village.

À sa grande surprise, Tarara vit s'approcher un nègre, porteur d'un grand drapeau blanc.

Le parlementaire s'approcha, et dit qu'il voulait parler au sultan.

Le nègre fut amené en présence du Rossai, et la conversation suivante s'engagea, toujours à l'aide de Tarara, comme interprète.

— Le sultan des Tourambos salue le sultan des Ouyambas... Il lui offre la paix... Il ne veut pas être son ennemi.

— Après avoir lâché ses guerriers sur les miens, qui n'avaient aucune mauvaise intention !

— Le sultan des Tourambos ignorait ce qui s'est passé, et croyait que le précédent sultan vivait encore. Mais, comme il sait maintenant qu'un chef blanc se trouve à la tête des Ouyambas, il désire vivre en paix avec ceux-ci.

— Pourquoi n'a-t-il pas fait part de ce désir à mes émissaires ?

— Il n'en est pas venu.

Le Rossai se tourna vers les dignitaires qui l'entouraient et vit immédiatement à l'attitude des deux ministres qu'il avait envoyés vers le sultan des Tourambos qu'ils lui avaient menti et qu'ils n'étaient pas allés vers le village ennemi.

— Garottez ces deux individus et faites les enfermer au village, ordonna-t-il.

Puis, s'adressant au parlementaire, toujours armé de son drapeau blanc, il poursuivit :

— Mais comment votre maître sait-il à présent que je suis le chef des Ouyambas ?

— Lors de l'attaque, sur la montagne, l'un de vos hommes a été blessé et a été abandonné par vous... Nous l'avons capturé et il nous avons appris tout... Dès que le visage pâle fut mis au

courant, il voulut nous quitter et se rendre auprès de vous.

— Le visage pâle ?

— Qui est revenu auprès de nous, avec son fils.

— Jeannot vit ! s'écria le Rossai. Sont-ils sains et saufs, tous deux ?

— Le petit est malade.

— Malade ?... Allons immédiatement au village !

— Soyez sur vos gardes ! C'est peut-être un piège pour s'emparer de vous.

— Comment sauraient-ils que nous recherchons nos amis ?

— Le noir qu'ils ont capturé peut le leur avoir dit !

— Assurément, dit Taupin, ces fils du diable sont capables de tout ! Dites leur que vous désirez voir l'homme blanc. Si c'est Mister Steadily, comme nous avons tout lieu de le croire, nous en apprendrons plus long, et nous pourrons aller sans danger au village.

Le Tourambo s'éloigna, et quelques instants après qu'il eut rejoint le village, Mister Steadily apparut.

— C'est lui ! s'écria le Rossai et s'élança à la rencontre de l'Anglais.

— Mister Steadily ! Mister Steadily !

Il tendit les deux mains à l'Anglais, mais celui-ci ne les serra point.

Il fit une profonde révérence et dit :

— Je salue le sultan des Ouyambas...

Un instant, cette apostrophe imprévue et ce flegme impurbable, rendirent le Rossai perplexe... Mais, en somme, il ne s'agissait pas tant de Steadily !

— Et Jeannot ? demanda-t-il.

— Il est malade. La fièvre l'a pris... Il va mieux maintenant. Taupin est auprès de vous ?

— Oui, et Tarara aussi.

Tout en causant, ils s'étaient approchés du domestique.

— Mister Steadily, je suis heureux de vous revoir, dit Taupin.

— Moi de même, répliqua l'Anglais, car souvent déjà j'ai eu besoin de vos services... L'amende que vous avez encourue maintenant, est très forte... De votre vie vous ne sauriez la racheter !

— Inutile, répliqua fièrement Taupin. J'ai un autre service. Je suis actuellement le premier ministre de Sa Majesté Louis I<sup>er</sup>, empereur des Ouyambas...

— Ah !... Je vous félicite.

Et, s'adressant au Rossai, il poursuivit :

— Si vous voulez faire maintenant une chose qui aura des effets salutaires pour toute la contrée, faites la paix avec le sultan des Tourambos, qui ne demande pas mieux.

— Soit, allons au village, dit le sultan.

La rencontre de Rossai et de Jeannot fut impossible à décrire.

Ils se tièrent longuement embrassés, pleurant à chaudes larmes, sans pouvoir articuler un seul mot.

Le pauvre petit était amaigri, et ses grands yeux brillaient de fièvre.

— Si ma pharmacie n'a pas été pillée, le petit sera bientôt rétabli, dit Mister Steadily. Et mes plans, et mes paquets avec tous leurs accessoires, qu'en est-il advenu ?...

— L'on n'y a pas touché.

— Tant mieux ! Car ce m'eût été une grosse déconvenue si j'avais dû retourner à Boma.

— Le sultan des Tourambos nous attend.

Le sultan des Tourambos s'avança avec beaucoup de civilité ; il fit de riches présents au Rossai, et lui présenta lui-même d'établir une paix durable.

Tarara fit remarquer que son maître devait tout d'abord prendre l'avis de ses chefs.

Mais cela n'était pas l'avis du Rossai, qui prétendait être le maître de décider de la guerre ou de la paix.

Les deux sultans firent l'échange du sang, et décidèrent de sceller la paix par de grandes fêtes qui auraient lieu dans le village des Ouyambas.

Mister Steadily demanda de pouvoir accompagner le Rossai vers sa capitale, pour pouvoir administrer sans retard à Jeannot les remèdes que prescrivait son état, et aussi, ce qui lui importait encore plus, de reprendre possession de ses plans et de ses dessins qu'il avait amenés si loin dans le continent noir.

Jeannot fut couché dans une sorte de litière, un hamac, que portaient deux nègres.

Lorsque les quatre blancs revinrent auprès des Ouyambas qui se morfondaient en attendant le signal du combat, Tarara répandit la nouvelle que la paix avait été conclue avec les Tourambos et qu'il n'y avait donc pas question de se battre.

Le Rossai donna le signal du retour.

La plupart des nègres étaient très mécontents de cette décision. De sourdes rumeurs s'élevèrent même dans leurs rangs.

Néanmoins, ils obéirent et revinrent au village.

— Ceci causera votre perte, dit Tarara.

— Quoi donc ? demanda le Rossai, qui marchait à côté de la litière de Jeannot.

Il tenait une des mains de celui-ci et était indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

— La paix que vous venez de conclure.

— Mais pourquoi ?

— Les Ouyambas ne vous pardonneront jamais de ne pas avoir

fait la geurre. Ils vous traiteront de lâche et n'auront plus aucun respect pour vous.

— Inutile, ils n'ont qu'à se fouiller !

— Ils se mutineront et vous assassineront.

— Je ne leur en laisserai ni le temps ni l'occasion. Ils pourront bientôt nommer un autre sultan qui pourra alors faire aux Tourambos une guerre sans merci.

— Quelles sont donc vos intentions ?

— D'accompagner Mister Steadily, si, bien entendu, celui-ci poursuit son voyage.

— Ah ! dit Taupin. Cela est plus grave !

— Comment cela ?

— En ce cas, il faut que je paie quand même mes amendes.

— Au plus vite nous serons partis d'ici, au mieux, dit Tarara. Car je présume que les chefs profiteront de l'occasion pour vous jouer un tour de leur façon.

— Je ne demande pas mieux, mais il faut tout d'abord que Jeannot soit guéri... D'ici là, ces mal blanchis...

— Tu parles de tes sujets, interrompit Taupin. Mal blanchis !

— D'ici là, mes sujets n'ont qu'à se tenir cois. Vas un peu demander à Mister Steadily ce qu'il compte faire, Taupin.

L'Anglais marchait en tête de la colonne, pour être un des premiers dans le village.

Il ne se tenait pas d'impatience de faire l'inventaire de ses bagages, pour se convaincre que rien ne s'était égaré.

Taupin s'approcha de lui.

— Mister dit-il, puis-je vous demander ce que vous comptez faire lorsque nous aurons rejoint le village ?

— Vous me questionnez !

— Parfaitement.

— Je dois vous faire remarquer...

— Tut, tut, répliqua Taupin. Il faut que je vous fasse remarquer où vous vous trouvez...

— Ce ton...

— Ce ton est celui du premier ministre de sa Majesté Louis I, empereur des Oujambas, envoyé vers vous par le prince du pays où vous vous trouvez, afin de vous demander ce que vous comptez faire lorsque vous serez remis en possession des objets que vous avez crus perdus.

Ces mots furent dits d'un ton solennel.

Mister Steadily regarda Taupin d'un air inquisiteur. Il ne savait si Taupin était sérieux ou s'il se moquait de lui.

Taupin avait l'air très sérieux.

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---